

# Aline



Claude Milet  
(Hélène Legros)

**Claude Milet (Hélène Legros)**

# Aline

Nouvelle éditée en 1906  
et mise en ligne sur le site *eglise-romane-tobogne.be* en juillet 2012.

*La peinture de première page, représentant la Maison Legros à Barvaux-sur-Ourthe où vécut l'auteur,  
a été réalisée par l'artiste barvaudois Léon Songné.*



### **Portrait d'Hélène Legros (1874-1933) par Marie Closset**

Quand j'arrivai au village de Barvaux, je descendis du train, un peu intimidée. Je savais qu'Hélène m'attendrait pour me guider vers sa maison natale.

Je ne connaissais que peu, par ses lettres, ce village et cette maison, et j'arrivais tout à la fois en étrangère et en amie intime, pour vivre là deux semaines de loisir, de repos, de dépaysement et de découvertes secrètes.

C'était au début de septembre [1919]. (...)

Je savais sur Hélène et sur son milieu tout ce que m'en pouvaient apprendre des amies de mon âge (c'était aussi le sien) qui l'avaient connue autrefois ayant été ses condisciples. Quant à moi, j'avais fait ailleurs des études qui me préparaient à l'enseignement et c'est le hasard seul qui m'avait jetée, entre vingt et vingt-cinq ans, dans le cercle charmant, spirituel, de goûts fins et de vie facile où le nom d'Hélène Legros était souvent cité, environné d'admiration, de respect et d'une gêne légère. (...)

Comme elle habitait les Ardennes, il était rare qu'on pût la rencontrer chez l'une ou l'autre de ces jeunes femmes brillantes. Je l'y avais pourtant aperçue une fois pendant quelques brefs instants où nous n'avions échangé qu'un bonjour – puis, aussitôt après et je ne sais comment, la promesse de nous écrire. A partir de ce moment, les lettres d'Hélène m'arrivèrent de plus en plus nombreuses et de plus en plus attachantes. (...)

Quant à ses traits, ils avaient vieilli si précocement qu'on eût pu, d'une première vue, lui donner près de soixante ans, bien qu'elle n'en eût qu'à peine quarante-cinq. Mais les yeux et le front

étaient d'une beauté si pure qu'on en oubliait aussitôt la bouche triste et affaissée, les rides, les joues molles et maigres, le teint à la fois brûlé et terni. Ses cheveux noirs épais qui grisonnaient un peu étaient lissés sans aucune recherche. Ils dessinaient la hauteur magnifique du front sous lequel s'abritaient, dans de profondes orbites, des yeux immenses, un peu proéminents et d'une gravité impressionnante. Sans doute, dans cette image que je trace aujourd'hui d'Hélène, entre-t-il bien des éléments qui ne me furent pas sensibles dans l'impression que nous prîmes l'une de l'autre à la barrière de Barvaux. Je ne vis clairement que peu à peu ce qui, dans cet ensemble chétif, repoussait vivement toute idée de faiblesse, vous remplissait plutôt d'une admiration étonnée pour la force et la dignité qu'inspirait à Barvaux comme en n'importe quel milieu la personnalité d'Hélène. (...)

J'ai gardé de ce séjour chez Hélène un souvenir presque indéfinissable. La maison était à la fois charmante et d'un vide cruel. Le frère d'Hélène, étant le médecin le plus fameux du pays de Barvaux, passait en courses à travers la campagne huit heures sur dix. Sa silhouette presque caricaturale à cause de son extrême maigreur et de la nervosité de ses gestes, m'avait, dès l'abord, interdite. Mais l'étendue de sa culture, aussi littéraire que savante, l'intelligence naturelle de ses propos sans apprêt, un certain humour qu'Hélène possédait comme lui pour raconter des histoires villageoises, introduisaient dans nos repas une sorte d'entrain, d'amusante facilité. (...)

*Aline*, la seule nouvelle qu'Hélène ait publiée, est le portrait d'une âme possédée par l'amour. Mais Hélène ne conçoit l'amour que sous la forme la plus idéalement pure, sous la forme du don entier d'une jeune fille à l'homme qu'elle épouse. Et le drame de ce récit, dépouillé d'événements sinon quotidiens et sans retentissement extérieur, est que les réalités du mariage ne modifient en rien chez l'héroïne cette emprise extraordinarie du Rêve qui est l'essence même de sa nature. Aline enfant, puis jeune fille,

fiancée, épouse et mère appartient au Rêve bien plus qu'à la Vie. L'étrangeté si belle et si prenante du style d'Hélène, en décrivant ces choses à la fois simples et obscures, vient de cette atmosphère suprêmement sensible où se déroule ce récit d'une tenue classiquement sobre et charmante. On penserait, en le lisant, plutôt à la *Princesse de Clèves* qu'au *Dominique* de Fromentin.

Mais les nuances ardentes et subtiles de cette défaite de l'amour parmi le désordre caché de l'effroi et du désespoir, de la jalousie, du découragement et de la pitié de soi-même, sont d'une vérité psychologique angoissante et profonde.

Aline n'est pas, à vrai dire, l'image de cette Hélène vers qui j'allais à la barrière de Barvaux, dans un tremblant souci de la comprendre. D'avoir laissé couler, dans le flot transparent de cette histoire, comme à la dérobée, le torrent de sa détresse intérieure, avait sauvé l'indomptable vigueur d'Hélène.

Elle avait adoré le Rêve qui l'avait si longtemps préservée de la Vie, puis qui l'avait trahie et dépouillée. Mais elle aimait la vie comme une plante aime sa racine et (si elle était mise en demeure de choisir) la préférerait à la fleur, la vie contrainte, la vie obscure et solitaire, l'humble vie combattante, celle qu'il faut reprendre chaque jour où vous l'avez laissée la veille, pour la porter plus loin. (...)

Mais quel vain projet que celui de tracer le portrait d'Hélène ! J'aurais pu dire plutôt : elle eût, en d'autres circonstances, produit une œuvre originale et forte. (...) Les vingt premières pages d'*Aline* évoquent des figures dignes des meilleurs maîtres.

Mais sa personne étrange, son génie émouvant ne sont-ils pas aussi dans les simples détails de ce feuillet intime ? Elle gratte son feu, au petit jour gelé de la dure saison, en appelant à l'aide la morale et la philosophie qu'elle a puisées dans le désert des chambres encombrées de livres. (...)

*(Marie Closset (1873-1952) a rédigé ce texte à la fin de sa vie - Voir « Aline Mayrisch-de Saint-Hubert - Marie Delcourt-Curvers - Correspondance 1923-1946 », par Catherine Gravet et Cornel Meder, pp. 447-455 - Cercle des Amis de Colpach, Luxembourg, 2009.)*



## I.

«Pourquoi est-elle triste?» se demandaient ceux qu'avaient captivés la douceur d'Aline Rose et sa grâce un peu froide. Mais il semblait ensuite, bien que ses traits pâles gardassent au repos leur expression sérieuse, qu'elle fût seulement plus attentive que toute autre, et de regard un peu lent à se détourner.

Lorsqu'elle riait, ses yeux n'avaient point ce que l'on nomme gaîté; mais ils s'illuminaient de vie, d'une vie plus intense et plus inquiète.

Une odeur mouillée venait par la fenêtre entr'ouverte, des flocons dorés couraient à profusion dans le ciel du soir. Raymond songait... Il regardait Aline, ses prunelles bleues, sa chevelure sombre, et ses pommettes un peu saillantes avec, en-dessous, où la joue se creuse, une ombre légère. Mais Aline se leva, et frôlant du doigt la touffe délicate de fleurs roses retenue par un fil sous la lampe de cuivre suspendue, elle parla très vite :

— Voyez mes fleurs... Ce sont des herbes de la Saint-Jean... je les ai cueillies au bord de l'eau, entre les pierres; elles n'avaient alors que de tout petits boutons, et en quinze jours, voilà qu'elles se sont dressées, elles ont fleuri.

Raymond souriait :

— Je ne vois point là de miracle ; le sédum est une plante grasse, dont la sève peut suffire à faire vivre quinze jours ses feuilles et ses fleurs.

Aline pencha la tête, fit signe qu'elle comprenait.

Elle était grande, non point frêle, mais de geste craintif et dans son corsage étroit gardant comme une angoisse, un remords d'être là, de s'affirmer, de vivre.

Elle portait au cou un velours noir où pendait une petite croix d'argent très vieille et sa robe aussi, d'une teinte effacée et douce, tombant à longs plis un peu raidés, semblait avoir gardé quelque chose de la grâce d'une époque ancienne.

Pesante en sa marche, la mère Rose entra dans la salle :

— Aline, ma fille, avez-vous attaché les rideaux au numéro quatre ?

— Non, j'y vais, maman...

Ils restèrent seuls : Raymond, celui que les paysans surnommaient « le beau docteur » à cause de la clarté singulière de son teint de jeune fille, et la mère Rose, la vieille aubergiste. Celle-ci parla :

— Monsieur Raymond, c'est pour vous dire un mot, entre nous, que j'ai éloigné cette chère petite... Et... ne le prenez pas en mauvaise part, mon enfant... le Ciel m'est témoin que je vous veux du bien... je pense à votre pauvre mère, moi qui ne me suis jamais séparée



de ma fille... pas un seul jour, entendez-vous? depuis que le bon Dieu me l'a donnée... C'est moi qui lui ai appris à travailler et à se tenir devant le monde, et plus d'une fois les dames de la ville qui venaient ici m'ont demandé: «Madame Rose, dans quel pensionnat a-t-elle donc été élevée, votre fille?...»

Raymond, impatienté, tambourinait des doigts sur la vitre, et la vieille femme vit qu'il rougissait:

— Vous aimez bien de causer avec elle... et moi, je vous laissais venir, car ça me fait de la peine de vous voir tout seul, ainsi, à votre âge... Mais vous devez comprendre qu'on finira par en causer... Et si la pauvre petite allait se faire une idée... je ne veux pas qu'elle en ait du chagrin, plus tard...

Raymond se taisait, puis, tout à coup:

— C'est bien, dit-il avec dignité, je vous obéirai, Madame.

Il se renferma chez lui, travailla. Des rêves d'ambition lui revenaient: Quitter ce village où il était étranger, établi depuis six mois à peine, aller en ville, se faire connaître. Une sourde rancune demeurait cependant au fond de son cœur.

Puis un beau jour, comme il revenait de ses courses quotidiennes dans les villages, herborisant le long des sentiers, par habitude, comme il descendait la colline, il aperçut au-dessus des toitures de l'auberge une grosse fumée qui traînait et s'évaporait dans le ciel bleu: «Ah! on fait la lessive!». Il sut que la mère Rose était là, sur-

veillant le travail de la buanderie, agitant elle-même le linge dans la chaudière au moyen d'un long bâton...

Il alla vite, à travers champs, franchit la haie, poussa la porte... Une buée chaude le suffoqua, à travers laquelle il vit la puissante femme, souriante en sa large maternité. Et tout de suite, il eut confiance :

— Madame Rose, voulez-vous bien me permettre ? je voudrais vous dire quelque chose...

Le soir de ce jour, Aline et Raymond se promenèrent seuls le long des allées tournantes du jardin... Des papillons de nuit volaient sur les fleurs ; des meules de foin, dans l'ombre, embaumaient ; au fond du ciel clair scintillaient faiblement les étoiles. Aline avait gardé son tablier bleu à petite bavette ; le volant de sa robe faisait sur le schiste un bruit doux. Tous deux s'arrêtèrent. Sur la colline, un rossignol chanta...

— Le rossignol, dit Raymond.

— Croyez-vous ?

— J'en suis sûr ; écoutez donc...

— Pourtant, dit Aline, pensive... les fraises sont mûres... et le rossignol cesse de chanter quand il a mangé des fraises...

— Enfant ! Le rossignol ne mange pas de fraises ! mais il est vrai qu'il ne chante plus guère, passé le mois de mai !

Et le court temps de leurs fiançailles fut tout semblable à ce premier soir : timide, occupé de propos enfan-

tins qui se murmuraient avec la gravité profonde d'une confiance.

Depuis qu'Aline lui était fiancée, rien en elle ne paraissait à Raymond, trop faible, trop puéril ou trop doux. Il aima jusqu'à sa dévotion, jusqu'aux menues pratiques qu'elle observait par habitude et lui-même se savait gré du sourire indulgent d'homme fort dont il l'accueillait, quand elle revenait, parée et toute grave, de la messe du dimanche.

Il l'eût voulue toujours oisive, souriante à sa voix, perdue en lui, conforme on ne sait à quelle idée tirée des livres, des poètes...

Aline devinait, se résignait avec douceur. Raymond n'avait-il pas toujours été celui qui sait, celui qui comprend? Elle fut silencieuse et futile, se reprocha comme un crime ses émois, les battements si forts de son cœur, les phrases trop directes qu'elle aurait voulu lui dire et qui naissaient soudaines, violentes tout au fond de son être; elle luttait, pâle et rougissante et très lasse au soir, quand tout le jour elle avait brodé doucement sous le regard sentimental et joyeux de son fiancé.

La mère Rose surveillait les préparatifs du mariage. Et Raymond, qui d'abord avait ri de son affairément, excité lui-même, discutait avec une gravité comique les détails de ménage et de mobilier.

— Ce blanc-bec! de quoi il se mêle! disait la vieille femme, contente... Puis, attachant sur sa fille, dont le

bonheur à son gré demeurerait trop ignorant des activités pratiques, le regard de deux petits yeux durs :

— Vous ne tenez donc à rien, vous Aline ?

Aline tressaillit, chercha des yeux, tout autour d'elle, d'un air de détresse :

— Mais si... mais...

À quoi donc tenait-elle ?

Ces mots dont elle se souvint la heurtèrent comme un reproche, comme une vérité dont la profondeur échappe à celui qui la prononce, et aussi, comme un pressentiment.

Aline et Raymond furent mariés en novembre. La veille au soir, il tomba beaucoup de neige. Aline était seule, agenouillée dans sa petite chambre froide où tout semblait boîter et se recroqueviller, où la table n'avait pas de tapis, où le store trop étroit pendait de travers devant la fenêtre et, de travers aussi, les images au mur, mal épinglées et le lit, surtout... le lit trop haut, gauche et naïf, serré dans sa courtepointe comme dans un maillot.

La pensée d'Aline flottait en un crépuscule de rêve : « Pourrai-je... saurai-je le rendre heureux ? Moi qui m'en vais, demain, lui promettre... ». Humblement, elle courba la tête. Et le regard si beau, le sourire confiant de son fiancé, lui traversèrent le cœur. Ce fut indicible d'amour et presque douloureux : « Ah ! mourir pour lui... mourir... en un seul et dernier élan... devenir pensée, souvenir... Ce serait plus facile peut-être que vivre dans les chemins et se réjouir des choses... mourir pour lui ! ».

## II.

Quand Aline était tout enfant, sa mère lui répétait :

— Les petites filles sont faites pour obéir... pour se rendre utiles... se sacrifier aux autres.

La puissante mère Rose, si habile aux activités de la vie, n'eut pas pour sa fille de morale plus nuancée. Mais quand les petites mains d'Aline étaient raidies par le froid, elle courait les blottir sous la masse énorme des bras maternels, et restait là, comme un petit oiseau, à se réchauffer. M<sup>me</sup> Rose lui chargeait son assiette et s'inquiétait de son appétit, mangeant elle-même avec sensualité, longuement... Elle était humaine, voulait que chacun eût sa part, craignait plus que tout la souffrance physique.

On mit Aline à l'école. De petites filles en robes loqueteuses gardaient là l'odeur des vaches qu'elles conduisaient aux champs et se contaient, mystérieusement, les choses de la génération. Aline écoutait sans les comprendre les mots qui ne lui salissaient pas la mémoire ; mais les rires jeunes l'attiraient, elle se tassait, caressante, sur le long banc de bois, avec un peu de honte, un remords au fond, de ses vêtements trop propres, de ses petits souliers bien cirés.

— Elle ira loin, cette enfant-là, disaient les bonnes sœurs.

M<sup>me</sup> Rose trouvait naturel que sa fille fût supérieure aux autres. Elle-même, demeurée veuve de bonne heure, n'avait-elle pas bravement fondé sa fortune, cette auberge qui les faisait vivre aujourd'hui ?

Inculc de d'origine, elle gardait l'idée qu'il faut être rude avec les filles, les préserver, les renfermer. Quand Aline, rouge et avec des larmes, avouait qu'elle s'était attardée à jouer, la mère, déroutée par cette sensibilité, appuyait sur sa petite un regard méfiant, si dur, qu'Aline terrifiée cessa de jouer.

Il y avait pourtant au coin de la fenêtre, près du fauteuil de M<sup>me</sup> Rose, un petit volume de Jocelyn couvert en bleu pâle, où son étui à lunettes marquait les pages... ; elle gardait dans sa mémoire quelques tirades de Corneille. Mais c'était une sentimentalité à fleur de peau et toute en dehors de la vie.

À l'heure du coucher seulement, quand elle avait défait sa coiffure officielle de dentelle noire, le bonnet blanc à trois pièces lui donnait un air pauvre, intime et plus doux. Aline n'en demandait pas davantage, et regardait avec amitié les palmes jaunes et rouges de la courtepoinle, s'étonnant sans fin que par un simple effort des yeux on pût en voir deux, au lieu d'une.

Elle quitta l'école, retint de ses lectures quelques vers, les mieux rythmés, dont elle sut jouir indéfiniment. Elle aima les alentours, avec toutes sortes de joies amicales

à les retrouver pareils, à les reconnaître : les touffes d'orties où luisent des tessons de faïence, la brasserie et ses murs gris, son odeur aigre de ferments, la rivière, le vieux saule où jadis les bateliers attachaient leur corde, et puis la colline ronde, au loin, qui garde la dernière un peu de soleil, et la fumée bleue qui se déroule, en-dessous le long du remblai. Elle furetait, non point comme un enfant qui joue, mais avec ferveur, comme un sauvage ou comme un savant. Les délicatesses des feuilles lui étaient des aventures et des émotions ; puis, elle regardait sur le courant tourner les flocons d'écume sale, avec dégoût, parce qu'elle s'imaginait que ce sont les vaches qui bavent dans l'eau, quand elles tendent le cou après avoir bu.

Au soir, si la mère grondait, la grande cheminée de chêne avec ses draperies symétriquement sculptées, avait une façon d'accueillir Aline... Il était doux de s'endormir là, très petite en face de ces choses éternelles.

Puis, Aline ayant grandi, le travail de la maison la prit tout à fait. Mais parfois, dans les crépuscules d'avril, quand elle s'en allait relever le linge, étendu dès le matin sur le pré, elle s'arrêtait, regardait au loin, sur le ciel pâle, onduler la ligne sombre des collines, et s'enfuyait alors, sanglotant, dans une indicible détresse.

Son père avait laissé quelques livres : de la mythologie, des images, un traité de perspective facile, où l'on voyait fuir de longues routes droites bordées de peupliers pointus. Elle lut ce livre, le relut la nuit, à la bougie. Il lui parlait des apparences familières, mais les

environnait pour elle de tant d'incompréhensible et de mystère, qu'un grand respect tout à coup lui vint, et comme une ferveur sans objet. Dès lors, émue, bouleversée, elle alla, interrogeant sans cesse et plus inquiète toujours, se passionnant pour l'étude, lisant au hasard. Elle fut distraite, surveillée, grondée souvent, bien qu'un sentiment très fort du devoir la retînt, lasse mais résolue, aux minutieux travaux de chaque jour.

Vers cette époque, la mère Rose tomba malade. Aline sentit faiblir ses forces, et, prise de remords, subitement résignée, jura de se soumettre, de vivre bravement la vie de travail matériel qui lui faisait peur. De l'indifférence lui vint, puis, une fièvre de renoncement; elle résolut de ne pas quitter la maison, de ne jamais aimer.

Du reste, elle n'y songeait point. Mais par la suite, rêvant à son sacrifice, elle se préoccupa de connaître l'amour.

Raymond vint. Il vit Aline, se sentit caressé par sa douceur attentive, par les longues causeries où elle devenait un peu sienne. Il eut de l'orgueil à voir cette intelligence ainsi fleurir pour lui, et, surprenant un jour sur ses lèvres un mot qu'il avait coutume de dire, il en eut au cœur un attendrissement singulier.

Puis, la sage mère Rose se mit à approuver ce qu'elle avait blâmé... L'étude, les joies intellectuelles furent permises et l'amour emporta dans un grand vol toutes les tristesses passées, les incertitudes d'Aline et ses remords.



### III.

Ils s'installèrent dans une très vieille maison où des escaliers incommodes reliaient les différentes pièces du rez-de-chaussée. On entassa dans la meilleure tous les jolis meubles, les cadeaux : ce fut le salon, où l'on n'entrait point. Un réduit servait de salle de consultation, et les paysans, attendant leur tour, se chauffaient à la cuisine, crachaient sur le pavement. Ils s'admirèrent fort d'avoir ainsi tiré parti de toutes choses. Il y eut place au premier pour la pharmacie, de sorte que les pas de Raymond sonnèrent gaîment dans les escaliers du matin au soir.

Le jeune docteur décida que l'on vivrait simplement :

— Vois nos paysans : des pommes de terre, du pain, un peu de lard le dimanche... ils se portent mieux que nous.

— C'est pourtant vrai, dit Aline, sérieuse.

Ils se livrèrent, en revanche, à d'interminables parties d'échecs. Raymond, étudiant, avait aimé ce jeu ; Aline y devint habile, et cette faculté nouvelle d'abstraction, subitement révélée, plus vivante d'avoir longtemps dormi, l'enivrait, l'envolait toute en joie, mettait du soleil sur toute chose. À ces instants, Raymond croyait

sentir en elle une intelligence étrange, avec des extases, des immobilités, et de grands regards lumineux dont elle l'enveloppait soudain.

Un jour aussi, qu'en riant elle lui parlait de ses premières lectures, il courut, tout joyeux prendre un traité à lui de perspective, plus complet. Ils firent des cubes, des escaliers, puis il lui montra comment on détermine sur le sol la forme des ombres.

Ainsi, la vie par leur insouciance se réduisit au minimum de soucis matériels. Et malgré l'engourdissement de ces premiers mois de mariage, Aline, croyait déjà sentir en tout son être l'avant-goût délicieux d'une existence nouvelle.

Raymond partait tard en courses, rentrait la nuit, animé par l'air et les champs, joyeux de ce trésor d'activité physique refoulé en lui par les longues années de collège et d'études. Il aima ses paysans comme on aime une conquête et mit tous ses soins à s'en faire aimer. Sa réputation, sa clientèle grandissaient.

Aline, lui dehors, sentait sa propre vie suspendue, souffrait du vent trop âpre, des chemins mauvais, et demeurait bien tard à l'attendre. Puis elle se levait de bonne heure, travaillait sans bruit. Car ils n'avaient pas de servante, un gamin faisait les commissions et le gros ouvrage.

Un soir de la fin de février, ils entendirent un sifflet rauque suivi d'un roulement bien connu, mais étrangement proche.

— Le train de 9 heures, dit Aline. Ne trouves-tu pas qu'on l'entend fort, aujourd'hui!

— Le vent est au midi sans doute... Serait-ce le dégel?

Ils ouvrirent; Aline posa la main sur le banc de pierre du seuil:

— Il est tout mouillé : oh! vois, Raymond, l'hiver s'en va... C'est la gelée qui sort des pierres!

— Que dis-tu?

Raymond ne comprenait pas.

— Je dis que... c'est la gelée...

Rougissante, elle se serra contre lui.

— Ne répète donc pas les sottises que tu entends dire. Voyons... N'as-tu jamais remarqué ce qui se passe quand tu apportes, par exemple, dans une chambre chaude, une carafe d'eau fraîche?

Elle comprit, et se mit à rire; puis tendit ses deux bras dans le souffle tiède, émue d'une grande reconnaissance pour toute chose. Et bientôt les neiges fondirent, l'eau chanta... De petites cascades d'argent glissèrent des talus sur la mousse verte et partout fleurirent le bois-joli, les châtons du saule, et des boutons frêles que Raymond cueillait sous les ronces pour les ouvrir de la pointe de son canif.

À cette époque, ils prirent une servante, discutèrent le meilleur système d'éducation. Aline voulait que l'on s'en fit aimer. Raymond que l'on fût juste, mais sobre

de paroles.

Et Marguerite, après dîner, sa vaisselle rangée, saisissait une bêche : « Maintenant, je m'en vais fouiller. ». Elle bêcha le petit jardin, Raymond y planta des fraisières, y sema de la salade et des radis. Il s'étonnait d'avoir vécu si longtemps d'une activité tout intellectuelle. Ses ambitions scientifiques reculèrent très loin ; bientôt il ne les vit plus.

Aline parfois s'accoudait au banc de pierre tout chaud de soleil, et regardait la rue. Des femmes passaient. Depuis qu'elle était heureuse, son cœur s'ouvrait mieux aux mille joies, aux obscures tristesses qui flottent dans l'air du village avec l'odeur des saisons et des travaux. Le jour du tirage au sort, Raymond la vit accourir, rose de joie :

— Pense donc ! il n'y en a que deux ! deux tombés au sort !

— Eh quoi ! Ce sont alors les autres qui partiront... ceux d'ailleurs...

— C'est vrai, dit-elle tristement.

Un de ces jours-là, Aline vit venir au loin sur la route la forme ronde et leste de M<sup>me</sup> Denis, la femme du vétérinaire, et songea vaguement qu'avant son mariage elle avait peu connu cette dame, la considérant comme une vieille, à cause d'un grand garçon qu'elle avait. Mais aujourd'hui, ne semblait-elle pas bien jeune M<sup>me</sup> Denis, rose sous sa large ombrelle, avec, sur les tempes, de petits cheveux blonds tout envolés ?

«Vient-elle ici?» Un salut timide d'Aline, un «ce n'est pas la peine, je n'ai qu'un mot à dire...». Mais déjà la visiteuse se trouvait dans la salle, et Raymond remarqua pour la première fois qu'Aline y rangeait les chaises comme à l'auberge, le dos au mur. Il avança l'unique fauteuil. M<sup>me</sup> Denis avait jeté dans la pièce un regard circulaire, rival, très féminin et parlait déjà depuis longtemps tandis que ses petites mains potelées s'agitaient, se frôlaient avec douceur comme deux papillons blancs qui jouent.

Elle était venue pour emprunter ceci... puis cela... puis pour une recette... et enfin se mit à parler de son fils.

— Dites-moi, docteur, croyez-vous qu'il est bien utile de lui faire faire du latin, à cet enfant? Pauvre petit! pensez donc, Madame, il n'a que douze ans! Et si doux, si affectueux.

— Du latin, dit gravement le jeune docteur, voilà qui lui servirait tout juste à rien du tout. Nos programmes de collège qui développent les facultés abstraites au détriment des facultés pratiques, sont parfaitement ridicules aujourd'hui, faisant des rêveurs, des artistes, de ceux qui devraient être avant tout des hommes d'action.

M<sup>me</sup> Denis, la tête inclinée, les yeux baissés, les mains doucement jointes, semblait une écolière qui écoute une réprimande. Elle soupira :

— Ce pauvre petit! Enfin docteur, que puis-je savoir

de tout cela, moi? Que voulez vous qu'une pauvre femme, qui n'a personne pour la diriger, fasse d'un garçon? Mon mari...

Raymond, qui rêvait, acheva tout haut sa pensée :

— Moi qui vous parle, j'étais un fier imbécile, allez, au sortir de mes humanités, et plus tard encore... Le premier paysan venu en savait plus que moi sur la vie, les choses pratiques, et n'est-ce pas là, en somme, ce qu'il faut apprendre? N'est-ce pas l'essentiel?

— Bien sûr!

Aline était devenue rouge, puis très pâle. Raymond ne lui avait jamais parlé ainsi, à elle. Il semblait qu'il eût fait injure... à quoi? à leur amour? Moins encore : à la plus douce, à l'invisible part de leur amour.

Et quand M<sup>me</sup> Denis fut partie :

— Pourquoi ne dis-tu rien, Aline, à cette dame? Elle te fait peur ?

— Mais non...

— Alors, on cause, on dit n'importe quoi... C'est plus poli ; elle n'exige pas de toi des choses extraordinaires.

Il parlait doucement. Mais Aline, sans un mot, s'écarta.

#### IV.

Revint le mois de mai, le mois des lilas en fleurs. Ensemble, quand la neige en fondant laissait les branches toutes noires, ils avaient cueilli les premiers bourgeons pour y découvrir la grappe frêle blottie entre ses coquilles... Et maintenant le vieux tronc étalait à l'angle du toit toute une immense ombelle parfumée et blanche. Raymond y mit l'échelle, cassa, déchira et dans une pluie de feuilles et de brindilles ramena la masse fleurie.

— Quelle bonne idée! dit Aline... Mais viens ici, un peu... ta manche est tachée...

— C'est bon, c'est bon, je brosserai moi-même.

Elle ne prit pas garde à ce ton brusque. En sa robe d'été, ce jour-là, elle se sentait jeune, douce, aimée et le ciel bleu, le vol doré des abeilles, les pâquerettes dans l'herbe, tout, alentour, étincelait de bonheur.

— À propos, dit Raymond, M. Denis viendra ce soir.

— Et Madame?

— Madame aussi, naturellement.

Il sortit en fredonnant; mais vers la fin du jour, devenant inquiet, il poussa la porte du salon:

— Quel taudis ! Tu ne ranges donc jamais ?

— Il y a si peu de place ! et du reste, on n'y va pas...

— Pas de place ! on en trouve, on cherche. En sorte que si nous voulions recevoir quelqu'un là dedans, ce serait impossible ?

Il tâcha de l'aider... Mais, bientôt ennuyé, il prit un journal :

— Tu n'as vraiment pas le sens du confortable, Aline.

Des larmes lui vinrent aux yeux.

— C'est inconcevable, dit encore Raymond sans la regarder.

— Quoi, Raymond ?

— Que tu sois restée aussi enfant.

Mais on frappa à la porte :

— Bonjour, Madame !

— Monsieur Raymond ! Oh ! la délicieuse odeur ! exquis !

Et M<sup>me</sup> Denis, les yeux clos, se pâma sur les touffes de lilas.

Aline souriait... Ses yeux brillaient comme des étoiles sur ses pommettes trop roses, et soudain, tout animée, plus belle ainsi et le sentant, elle devint aussi plus forte, se fit gracieuse et charmante.

— Pourquoi, dit en partant M<sup>me</sup> Denis, ne nous verrions-nous pas plus souvent ? On s'ennuie, à rester



seuls... Oui, vous, les savants, vous lisez... Mais moi...  
Ma pauvre mère ne m'avait pas accoutumée à lire.

Elle s'apitoya sur Raymond :

— Jamais de repos, docteur ! Vous vous tuerez !

Il la regarda, molle et douce en son fauteuil... Jamais Aline ne lui avait parlé ainsi, même quand elle se lassait à l'attendre par les froides soirées.

— Voyons, viens-tu, Eugène, il est temps ! Dieu ! qu'il est lourd !

— Mais non, dit le mari. Mais non, je t'attendais... Inutile que je sois levé avant toi.

C'étaient ses premières paroles, ce soir-là.

Raymond devenait nerveux. D'un mouvement brusque, il retira les lilas du pot de grès où Aline les avait disposés ; des feuilles, des gouttes d'eau s'éparpillèrent tout autour. Il offrit la gerbe à M<sup>me</sup> Denis. Elle sourit, protesta, accepta.

Une douleur intense traversa le cœur d'Aline et son regard devenu fixe dévora cette femme : ces yeux gais, amincis encore et remontés par des paupières trop grasses, ce menton d'enfant, cette bouche gourmande, les voyait-elle aujourd'hui pour la première fois ?

\* \* \*

Aline court sur la route, dans le soleil du matin. Elle est un peu décoiffée et repousse d'un geste monotone une petite mèche obstinée qui irrite sa joue. Devant une porte elle s'arrête, haletante, indécise. Que vient-

elle faire? Que dira-t-elle? Ses doigts froissent le coin relevé de son tablier.

— Entrez!

L'air chaud, dans la cuisine, sent bon; une fine poussière blanche y flotte et M<sup>me</sup> Denis, toute rose, ses manches relevées faisant saillir ses bras, pétrit à petits coups, à jolis gestes, de la pâte molle et dorée.

— Ah! chère enfant! Vous venez à point pour m'aider!

Et Aline, sans savoir comment, se trouve active, affairée aussi, pesant, façonnant les mottes blondes bien égales.

— Mon bon petit rouleau! N'est-ce pas qu'il est facile? C'est mon pauvre père qui l'a fait faire pour moi quand je me suis mariée. Félicie! Eh! bien, elle n'est plus là! Elle m'apporte les plaques et oublie de les graisser...

Aline se prodigue, s'anime, s'amuse beaucoup, oubliant pourquoi elle est venue et quelles horribles choses, quels cris de détresse lui hantaient le cerveau.

— Ecoutez bien, dit confidemment M<sup>me</sup> Denis. Je vous enverrai, tout à l'heure, un morceau de cette tarte-ci. Faite-la goûter à M. Raymond, mais ne lui dites pas que cela vient de moi. Je veux avoir son avis sincère, comprenez-vous? et si l'on sait que c'est fait par quelqu'un..., quelqu'un... qu'on aime bien, enfin... on devient trop indulgent.

— Oui, je comprends... oui, oui, c'est bien.

Aline serrait dans les siennes les petites mains enfarinées, son regard mouillé demandait pardon.

— Cette femme, une rivale! entre elle et Raymond des secrets! oh! comme ils riraient de moi!... Comme Raymond rira quand je lui conterai tout.

Elle s'en alla légère et tout évaporée, en tendresse.

\* \* \*

— Raymond, dit Aline d'une voix douce, qui tremble en dedans, tu m'aimes, dis?

— Mais... oui... fait Raymond un peu surpris, car l'amour d'Aline avait coutume de se poser en silence.

— Je voulais te dire... non... t'avouer quelque chose.

Il repousse un peu ses papiers, troublé dans le caprice de travail qui lui est venu.

— Ne te semble-t-il pas que... que nous nous connaissons si peu, toi... et moi...

— Ma bonne Aline, ta petite âme n'est-elle pas transparente? Sois tranquille, va... j'ai confiance... je ne demande pas à connaître tes secrets...

Elle fut interdite, sentant un peu de mépris dans cette indulgence; mais s'accusant elle-même:

— Il a raison; que lui importe, à lui, cette sottise histoire de jalousie?... N'est-il pas au-dessus?...

Elle s'assit près de la cheminée, et Raymond se remit à écrire. Elle le connaissait bien, ce grincement de la

plume poussée par une main forte ; elle connaissait le geste dont il soulève machinalement ses cheveux légers, un peu longs, les lisse, les fait bouffer, et puis, le maniemment nerveux de la courte pipe brune... Tout cela, c'est Raymond...

Et elle ? elle eut besoin de se voir aussi, de se reconnaître... Une forme longue, des boucles tombantes, un air de calme douceur... et puis ? elle se sentait autre encore, comme isolée au centre d'un cercle très grand, fuyant à l'infini, un de ces cercles que la pierre qui tombe fait dans l'eau, et là-bas, tout au loin, Raymond, son mari...

Elle frissonna, se dressa toute droite, en un besoin éperdu de lui dire, de lui faire comprendre ce qu'elle ignorait elle-même, sa faiblesse, son impuissance en face des activités brutales de la vie.

En ce moment, Raymond leva la tête et parla, et d'un coup tout ce qu'elle aurait voulu crier du fond de son cœur faiblit, devint terne, misérable à dire comme la plainte d'une folle. Sa raison à lui, sa force agissaient sur Aline à son insu la calmaient.

— Tu ne sais pas ce que je fais ? Allons, viens, que je te montre.

C'était une espèce de rapport pour cette société d'agriculture que présidait M. Denis et où Raymond venait d'entrer. Aline tendait son attention, mais sans comprendre, trop anxieuse qu'il eût fini, qu'il parlât d'autre chose ou, tout au moins, qu'il se tût, qu'un

silence entre eux lui fit l'illusion d'une compréhension plus profonde. Il vit ses yeux tristes, et ne demanda rien ; il l'embrassa, comme on caresse un enfant boudeur,

— Raymond... je t'aime... et tu ne sais pas... tu ne peux pas savoir...

Elle s'appuyait à son épaule et regardait au loin, et, plus brave de ne pas rencontrer ses yeux, elle parla dans le vide, d'une voix pâle, lente, grelottante :

— Pourquoi vivons-nous, Raymond ? pourquoi sommes-nous là ? Avant de te connaître, je me le suis demandé tous les matins et tous les soirs...

— Et le catéchisme, Aline, ne te répondait-il pas : « pour connaître, pour servir Dieu, pour parvenir ensuite au paradis... ».

— Ne ris pas. Ce sont là des mots qu'on apprend par cœur, mais ils vivent tous pour autre chose, je l'ai bien vu. Et cette chose, je ne la comprenais pas et je pleurais, songeant à toute la vie perdue, à ces heures que l'on passe là sans rien faire, sans rien donner.

— Mais que voulais-tu donc y mettre, dans ta vie ? Tu es là, tu vas, tu viens, tu existes en un mot, tu es toi-même... Nous ne t'en demandons pas davantage.

— Oui... quand tu le dis ainsi... je le crois. Et, sais-tu, Raymond, j'ai pensé que ce serait effrayant de ne jamais pleurer, jamais souffrir.

— Effrayant, Aline ?

— Sans doute ; n'as-tu jamais senti que c'était là le meilleur, que ce n'était pas au moins, de la vie perdue ?

— Et tu as oublié ton catéchisme, Aline ?... Oui, les mots, peut-être ; mais ta petite âme est demeurée chrétienne, trop chrétienne.

— Crois-tu?... Tu te souviens, Raymond, du vieux docteur Richard, celui qui était ici quand tu es venu ?

— Et qui est mort depuis, oui certes ; mais auquel propos ?

— Je ne sais ; je me souviens, c'est lui qui a soigné maman, moi aussi quelquefois ; la vie était étrange avant de te connaître.

Un silence... Puis Raymond gravement :

— Ecoute-moi, Aline. Toutes ces inquiétudes, cette impuissance à vivre la vie normale, c'est en somme une maladie, une maladie de l'âme qui vient sans doute de ce qu'il reste en nous bien des vestiges d'une longue hérédité chrétienne. Je l'ai ressentie comme toi... Je m'en suis affranchi à force de raison et de volonté... Si tu t'étais efforcée d'être plus réelle, plus pratique, si tu t'étais attachée résolument aux choses qui t'entourent, aux choses de la vie, chacune de tes heures t'aurait semblé pleine et non pas perdue. Comprends-tu ?

— Embrasse-moi... je comprendrai...

Et longuement, les doigts entrelacés, les coudes sur la table, elle le regarda.

Ah ! qu'en son humble vie quelque chose de grave,

d'effrayant ait passé! et qu'il l'entende et que par elle il souffre, qu'il pleure, qu'il pardonne! Il semblait que tout ce tragique remué en elle par l'horrible jalousie ne sût plus se rendormir et qu'un amour extravagant y battît de l'aile, comme un pauvre oiseau qui ne sait dans tout l'espace où se reposer.

Marguerite en entrant posa sur la table une petite chose luisante.

— Tiens! ma boîte à lancettes...

— Que tu avais prêtée à M. Denis, hier...

— Oui, mais vois donc, comme elle brille. On l'a frottée, ma parole! Elle en avait besoin et M<sup>me</sup> Denis s'en est avisée... C'est gentil ça!

Aline s'arracha de lui; l'image de cette femme redevenait odieuse... Elle alla par la chambre, sans voir; puis soudain, réveillée en sursaut, posa la main au hasard sur les choses, se forçant à leur contact comme pour une prise de possession violente et pleine d'amertume:

— Voila! c'est pourtant bien simple... Mais que suis-je, moi? Une mauvaise femme qui demeure à rêver. Je ne l'aime pas comme il faudrait qu'on l'aime... comme il serait de mon devoir, sans doute...

Raymond de son côté l'observait. Elle lui paraissait anormale, irritante, ainsi dérobée à la connaissance un peu paresseuse qu'il avait d'elle.

— Elle n'est pas dans la réalité, conclut son esprit désireux de repos et d'une solution immédiate, et cela,

par ma faute sans doute. Je l'ai instruite, je l'ai détournée de ce qui aurait dû être son bonheur. Il faut le lui rendre, à présent.

Il entreprit par la suite une nouvelle éducation d'Aline. Il se fit sévère, et, naïvement tyrannique, blâma ce qu'il avait approuvé, affola la jeune femme toujours avide de bien faire.

Car Aline désormais s'interdit tout ce qui eût pu distraire sa pensée des choses du ménage, les étreignant la nuit même, en rêve, de sa volonté constamment tendue. Et dans ses yeux palpait une lueur craintive; ses mouvements, trop hâtifs, s'arrêtaient sans cause; son sourire, un soir, eut quelque chose de navré.

— Je t'ennuie? lui dit Raymond avec un peu d'amertume.

Aline ne put répondre, ses larmes débordaient.

— Ce n'est pourtant rien de plus que ce que font les autres.

— Je fais ce que je peux... tout ce que je peux!

Puis elle sortit, farouche, irritée contre lui, et désespérée plus encore par la conscience de ses torts à elle, de ce qu'elle nommait son ingratitude.

Raymond, ce printemps-là, eut un cheval, une voiture, agrandit son jardin, fit planter de pommes de terre un petit champ en dehors du village. Il entra au conseil communal, fit construire un poulailler et une étable.



M<sup>me</sup> Denis lui était de bon conseil.

Il se persuada de même que son influence ne pourrait qu'être favorable à Aline.

Et parfois les deux femmes se promenaient, ensemble, le long du remblai, dans les sentiers de schiste où des papillons d'un jaune sale voletaient très bas sur les fleurs rares. Aline retrouvait l'amour de son enfance pour les contours indécis des collines, les lignes fuyantes, les pâleurs de l'horizon. Silencieuse, elle écoutait dans son cœur s'enfoncer plus avant la mélancolie.

— Ah ! chère enfant, disait M<sup>me</sup> Denis, vous y avez vécu, dans ce village, vous y êtes née, vous l'aimez... On se fait à tout... Mais moi ! Tenez : la première fois qu'il m'a fallu prendre de la viande au boucher d'ici, ces morceaux, ces blocs, au lieu, des belles petites tranches qu'on coupait chez nous... j'en ai pleuré !

Aline voyait les minces rides aux tempes de sa compagne, une mèche blanche, aussi, parmi les cheveux blonds. Et par l'habitude, par la pitié, elle se sentait vaincue, sans force désormais pour haïr.

\* \* \*

En octobre, Aline dut renoncer aux promenades, vécut tout absorbée par le rêve d'être mère. Quoique Raymond lui redevînt très doux, elle gardait la douloureuse intuition de n'être pas celle qu'il aurait fallu pour vivre à ses côtés... Elle en aimait avec plus d'impatience le petit être à venir, qui, lui, n'exigerait rien autre que de la tendresse. Pourvu que ce soit une fille !

— Peu importe, disait gaîment Raymond, fille ou garçon : pourvu qu'il soit très fort, rond et rouge.

Aline se tut, déjà des larmes s'amassaient sous ses paupières, d'imperceptibles choses prenaient maintenant l'apparence d'un reproche, lui laissaient la douleur d'une blessure.

La mère Rose, l'auberge vendue, s'était retirée dans son village natal où elle avait une sœur, et une petite maison laissée par ses parents. Elle vint s'installer auprès de sa fille.

## V.

Aline est heureuse... Aline ne vacille plus comme une flamme tourmentée par l'orage, et sa personnalité semble s'être agrandie, étrangement fortifiée, par la seule présence de cette toute petite fille brune, ridée et presque renfrognée, sur laquelle ses bras se referment avec un geste lent de si grand orgueil.

On nomma la petite fille Élisabeth, du nom de la mère de Raymond.

Aline avait été longue à se remettre. Le printemps vint. Ses rayons chauds, quand ils glissèrent pour la première fois sur la petite figure plissée, furent à Aline une émotion singulière et l'univers à ses yeux prit un sens, une raison d'être nouvelle. Il semblait à tous que, pour son enfant devenant égoïste, elle voulût n'accepter plus des choses que leur douceur, que les contacts moelleux, les caresses, les possibilités de beauté afin d'en mieux envelopper, fortifier la toute frêle existence.

— Docteur, suppliait la mère Rose, dites-lui donc de ne pas se fatiguer à tenir toute la journée cette grosse fille entre ses bras.

— Ta mère a raison, Aline... tu t'obstines à faire plus que tes forces ne te permettent.

Mais la petite, loin de sa mère, pleurait.

— J'ai laissé pleurer la mienne, disait la vieille femme, elle a fini par se taire, elle n'en est pas morte. Docteur, défendez-lui...

Mais Raymond lui-même s'émouvait au premier cri de la petite. Un peu d'hostilité grandit entre eux.

Un jour, M<sup>me</sup> Denis s'était amusée d'Élisabeth comme d'un joujou tout neuf, la maniant, la baisant, sans prendre garde au tremblement de jalousie qui agissait Aline.

— Cette femme-là, murmura la mère Rose, au lieu de dorloter les enfants des autres, ferait mieux de veiller aux siens... C'est pitié de voir comme elle élève sa fille. Ma parole ! elle a plus d'amitié pour son chat...

— Vous allez trop loin, dit Raymond d'une voix coupante.

— Oui... défendez-la, vous ! Ces sortes de femmes-là, on sait bien que les hommes s'y laissent toujours prendre. Et c'est ce qu'elle cherche, du reste. Je le lui dirai bien, moi...

— Prenez garde !

Il devint si pâle que la bonne femme se tut, ses petits yeux inquiets cherchant ceux d'Aline.

— Ecoutez-moi... J'ai peut-être de bonnes raisons... (sa voix trembla), de bonnes raisons pour être particulièrement soucieux de l'accueil que M<sup>me</sup> Denis recevra chez moi. Je vous prie de les respecter. Je suis le maî-

tre ici... Je suis le maître, dit-il encore.

Il sortit. M<sup>me</sup> Rose partit le soir même sans le revoir.

Ecroulée dans un fauteuil, près du feu qui brûle, Aline l'attend.

Dix heures sonnent... onze heures... puis minuit. Lise est endormie. Aline ouvre péniblement les yeux, une fumée âcre l'opresse. C'est le volant de sa robe qui vient de frôler la tôle encore brûlante. Elle repousse son fauteuil, un peu. Mais ses mains sont de plomb, il lui semble que dormir est meilleur. Longtemps, longtemps encore elle demeure ainsi. La lampe palpite, le feu s'éteint. Un grand frisson la réveilla. Ce feu, ne faudrait-il pas qu'on le ranime ? Étendre la main, prendre un peu de bois dans la corbeille ; mais c'est étrangement lourd. Ensuite, glisser le bois par en dessous afin que la flamme monte, joyeuse. Elle danse et pétille, le charbon s'allume, et toute la chambre en est éclairée.

Voilà la haute cheminée de chêne, et ses draperies raides et le tic-tac de la grande horloge de cuivre et les sons grêles de la vaisselle qu'on remue. La mère Rose sur la table pose un plat qui fume, une cruche bleue pour la bière. C'est un voyageur attardé qui parle, parle, et du coin où elle finit ses devoirs d'école, la petite Aline lève la tête. « Viens près de moi, petite fille ! » Le monsieur tourne les pages du cahier : « elle est intelligente, très intelligente... Ça se voit... ».

Et... pourquoi fait-il si sombre ?

Par dessous ses paupières baissées, Aline revit ses

deux mains pâles, toujours inertes, sur ses genoux, le foyer noir, la chambre vide, avec de grandes ombres élançées çà et là par les dernières palpitations de la flamme. Est-ce l'une d'elles qui s'agite sur la porte? ou bien, la porte elle-même qui s'ouvre? Une grande chose noire s'avance, lentement... Une femme? Des voiles de deuil l'enveloppent, retombent. Un mouchoir blanc lui cache la figure...

— Qui est-ce? Tout à l'heure, à sa voix, je la reconnaîtrai sans doute...

Et voici d'un seul coup tout cela qui se penche et s'abat sur Aline; les grands voiles, effroyablement lourds, l'oppressent. Elle cherche la figure: il n'y en a pas! Seulement une voix, étrange et lointaine — une voix de morte semble dire soudain:

— Bonjour Madame!

Puis un baiser...

Aline eut un grand cri, un raidissement désespéré. Ce baiser lui avait été comme une morsure au cœur, et il battait encore à en mourir quand elle se trouva debout, réveillée, seule toujours, la lampe éteinte... Mais sur la route un pas venait... Raymond! Elle se jeta sur lui sans un seul mot et crut l'entendre murmurer: «pardon».

Le printemps passa... l'été... ce fut l'automne.

Lise avait grandi, restant chétive pourtant et farouche, ses petites mains crispées comme des griffes.

— On ne me la disputera pas, disait Aline, contente.

Elle est bien à moi, à moi toute seule.

Marguerite entra dans la salle à manger, portant la petite Lise qui voulait sa mère, toute haletante encore et les yeux gros, avec de petites joues tachées de larmes et de poussière. Marguerite lui avait noué de travers un vieux châle. Aline la reçut avidement :

— Lise, mon trésor, il faut être belle, il faut être heureuse!...

Elle lui mit une robe blanche pour lui donner l'air d'une petite fille très chérie, très soignée. Mais Lise apaisée restait toujours sérieuse, se serrait contre elle.

— Raymond, pourquoi ne rit-elle pas? Pourquoi n'est-elle pas heureuse? Ah! pourquoi le monde tout entier devient-il si triste?

Il haussa les épaules :

— Aline, tu me désoles... Comment veux-tu élever raisonnablement ton enfant, si tu deviens toi-même aussi absurde qu'une petite fille?

Alors, muette, elle détourna la tête, et la même angoisse revint étreindre son cœur :

— Ô Dieu! pas plus elle que Raymond! ni l'un ni l'autre, ne saurai-je les rendre heureux?

Une autre fois encore, Raymond la vit dans une attitude qu'il ne devait jamais oublier. Le soleil bas jouait au travers des fenêtres sur le fond obscur de la bibliothèque. Aline, assise là, cachait quelque chose sur ses genoux, et tressaillit à la voix de Raymond :

— Ce n'est pas pour moi, dit-elle avec un regard craintif, c'est... je voulais... Quand Lise sera grande, il faudra lui apprendre...

— Tout ce que tu feras sera bien fait, Aline, dit-il, singulièrement sérieux. Voyons!

C'était une petite grammaire de carton bleu, cassée aux coins, avec des arabesques à l'encre violette, et, en grosse écriture : Aline Rose.

— Elle est un peu vieille, peut-être, mais je l'aimais tant. Oh! Raymond, elle aura un cahier à deux lignes, et quand elle saura faire des lettres, des dictées, c'est toi qui lui montreras, dis...

— Tout ce que tu voudras, Aline, prononça-t-il d'une voix profonde. Et longuement il la regarda, comme si quelque chose de nouveau fût en elle, ou bien quelque chose qu'il y vit pour la première fois.

M<sup>me</sup> Denis se tenait éloignée...

Raymond n'y prenait pas garde. Mais quoi qu'ils fissent, tremblante d'une obscure révolte, Aline s'en irritait désormais. Ce prétendu sacrifice de Raymond ne lui créait-il pas une dette, à elle? Et comment la payer? Que donner en échange? Quelle vie? Quelle joie? Elle souhaitait presque être trahie, afin, sans rancune, sans colère, de pouvoir simplement se désintéresser.

Cependant, Raymond devenait soucieux... On le vit arpenter la chambre à longs pas, tirant de sa vieille pipe brune de nerveuses bouffées...



Un soir du mois de décembre :

— Aline, dit-il, cherchant ses mots, j'ai remarqué que, depuis un temps, tu ne vas plus à la messe. Peut-on savoir pourquoi ?

Aline tâcha de se rendre compte...

— Mais, Raymond, tu n'y es jamais allé, toi.

— Peu importe... Nous n'avons pas reçu la même éducation.

— Non... Mais aujourd'hui... Qu'y ferais-je, moi aussi, à la messe ?

— Ce que tu y ferais ? Ah ! voilà, précisément, ce que tu ne comprends pas, ce que tu comprendrais si, au lieu de te laisser absorber par tes rêves, par tout ce qu'on appelle le sentiment, tu regardais au dehors, si tu t'efforçais de connaître un peu la société et la vie...

— Raymond, tu sais bien que je ne demande, moi, qu'à faire ce qu'il faut ; mais si tu ne parles pas, si tu ne me dis pas...

— Je ne croyais pas nécessaire de t'expliquer ces choses que les autres comprennent, après tout, que les autres sentent, sans tant de phrases.

— Les autres...

Une douleur passa sur ses traits. Raymond, qui s'animait, n'y prit pas garde :

— Crois-tu donc que ma position soit facile ici ? J'ai fait de la politique, oui ; j'ai défendu mes convictions parce que c'était mon devoir ; j'ai éloigné de moi ceux

qui tout d'abord s'étaient montrés mes amis. Eh bien, aujourd'hui que je rencontre partout des figures hostiles, de la haine, si tu savais, toi, si tu réfléchissais, si tu voulais m'aider.

Sa voix tremblait. Il était ému. Le silence d'Aline l'irrita :

— On croirait au contraire que tu t'efforces de me rendre la tâche plus pénible.

— Raymond ! Il me serait odieux d'aller à la messe, je croirais faire un mensonge. Et toi, dis ?

— Moi... certes... Moi qui me suis fait une conviction solide et raisonnable, j'ai le droit d'agir en conséquence. Mais toi tu ne sais pas, toi... Tu ne peux te régler en cela que sur ta fantaisie, sur ton sentiment... Tu aimes mieux, voilà ! C'est facile à dire, et qu'en obtenons-nous ? Tu étonnes, tu fais parler de toi. Il serait infiniment plus simple de te conformer aux usages.

Et brusquement il rougit, mécontent de lui-même, presque honteux.

— Crois-moi, ajouta-t-il très doucement, vas-y, Aline. Ce sera plus convenable.

— J'irai, Raymond.

Elle resta seule, morne, les joues brûlantes, désespérée de vivre et n'en comprenant pas la cause. C'était en elle, subitement, comme une lumière éteinte.

## VI.

On avait éloigné la petite Lise et cette absence semblait toucher Aline à peine. C'était une trêve aux fatigues, aux scènes de larmes, qui se renouvelaient toujours plus fréquentes au sujet de la petite.

Raymond était heureux; il attendait un fils. Aline souriait à son espoir, et peu à peu se laissait convaincre.

Le mois de mai vint, avec lui le terme attendu. L'enfant ne vécut que quelques heures et dans les derniers jours de juillet seulement Aline parut se rattacher faiblement à la vie.

— Raymond, dit-elle un soir, il me faut une robe neuve, pour me lever bientôt.

— N'as-tu pas, dit la mère Rose, celle qu'on t'a faite pour Pâques? Tu l'as si peu mise!

— Oui maman, mais j'en veux une autre que je choisirai moi même.

Raymond intervint:

— Tout ce que tu désireras, Aline.

Les yeux d'Aline brillaient; ses lèvres s'entr'ouvraient, n'osaient parler:

— Tu la voudrais tout de suite, n'est-ce pas ?

— Oui... oh oui !

Puis elle en voulut une autre... plusieurs... qu'elle étalait sur son lit, jouissant comme d'une caresse des contacts moelleux, des nuances, des ombres, des plis. Il fallut qu'on enlevât, que l'on donnât la petite robe grise et rude qu'elle avait portée l'hiver avant sa maladie :

— C'est vilain, disait-elle :

Elle se préoccupa que la chambre ne fût point laide, en bas, pour le jour où elle y pourrait descendre, et fatiguant Raymond de ses exigences, jouissait inconsciemment de cette activité dévouée dont elle était la cause.

Sa figure aussi semblait autre.

Ses yeux bleus agrandis devenaient plus pâles... plus froids — immobiles, comme si l'âme ancienne s'en fût envolée.

— Je me lèverai... demain... je descendrai...

Puis elle oubliait, cherchait longuement autour d'elle, sur la muraille, dans les rideaux et dans les coins, de vagues formes humaines et s'y complaisait, y revenait, leur parlait ; puis fermant les yeux, revoyait ces figures vivantes tourner éperdûment sous ses paupières. C'étaient des profils pointus de vieillesse, des joues rondes et bouffies, des barbes de patriarches, des caricatures qui se forment et se déforment en une intensité de vie toujours plus aiguë, ironique et douloureuse. Ou bien, ce qui passait ainsi, c'étaient de petites griffes

semblables à des pattes de chat, qui se courbaient, s'entrelaçaient, allongeaient ou crispaient leurs pointes sous la fourrure, en une sorte de rythme délicieux. Longtemps, longtemps, les petites pattes contournées s'étreignaient. Il y avait de la fièvre dans leur ardeur.

Les choses connues, les détails domestiques venaient flotter dans l'ombre de la chambre. Sensations d'époques infiniment lointaines, que sa mémoire, tendue par un grand effort, composait en phrases sans suite :

— L'air est comme de l'huile... Il fait malade, disent les gens... et dans la cuisine les mouches tournent, tournent... Marguerite les chasse... Marguerite est rouge devant le fourneau... elle gronde... C'est le petit garçon du voisin qui a les jambes nues... il regarde... le chat blanc, accroupi, regarde aussi... Qu'attendent-ils? Ah! l'orage... la pluie qui coule le long des vitres... et les reines-marguerites blanches seront couchées dans la boue... et les groseilles mûres s'écraseront sur le sentier... Juillet est malade, juillet se traîne... Ah! quand viendra septembre! les matins frais, les guêpes folles dans la rosée!

Aline étant plus mal, on fit venir deux médecins étrangers et la petite Lise, ramenée, fut conduite à la chambre de sa mère. Mais quand elle vit dans l'ombre la figure de son père qu'elle ne reconnaissait pas, ses petits traits se contractèrent, elle cria.

— Emmenez-la donc! dit Raymond...

— Pauvre petite Lise! crut-il entendre murmurer. Il

vit qu'elle avait son regard aimant, son regard de jadis :

— Je vais te faire bien de la peine, Raymond !

En bas, dans la grande salle, la mère Rose ébranlait la table de son gros poing lourd. Sa voix était enrouée ; elle injurait les médecins... Dieu... tout l'univers... Lise, épouvantée, s'arrêta de crier.

— Emmenez-la, dit encore la grand'mère.

Marguerite conduisit Lise dans le jardin. Le vieux lilas laissait tomber ses feuilles, des fraisiers avaient envahi la pelouse. Lise ramassa un petit morceau de brique et fit gravement des lignes rouges sur la pierre du seuil...

Une rumeur passa... des voix...

— Attendez-moi là, dit Marguerite. Je reviens.

Lise vit qu'elle pleurait et n'osa la suivre ; mais, à pas lents, elle recula jusqu'au fond du sentier et resta là, ses petites épaules secouées, ses yeux ruisselants fixés sur la porte fatale.

Le crépuscule vint. D'étranges flammes couraient derrière les vitres. Alors Marguerite parut, prit Lise entre ses bras d'un air de pitié.

Peu de temps après la mort d'Aline, Raymond quitta le village. On ne l'y revit jamais. La mère Rose emmena la petite Lise, qu'elle se chargeait d'élever. Et d'autres vies peuplèrent la vieille auberge et la maison au banc de pierre.

CLAUDE MILET (HÉLÈNE LEGROS)

(«La Belgique artistique et littéraire», 14 nov. 1906, pp. 172-198).

En 1906, Hélène Legros publie une nouvelle : «Aline». L'œuvre, qui figure au sommaire de *La Belgique artistique et littéraire*, en novembre 1906, contredit cependant le passage effectif à une écriture publique : publiée sous le pseudonyme de Claude Milet, «Aline» constitue l'unique texte littéraire édité d'Hélène Legros.

Plus de 30 ans avant *La Femme de Gilles* (1937), de Madeleine Bourdouxhe (1906-1996), la nouvelle d'Hélène Legros pose la question de l'aliénation féminine, de la réduction des aspirations à la relation à l'être aimé, au bonheur conjugal. «Aline» développe toutefois une dimension supplémentaire qui fait écho à la trajectoire de l'auteure : l'éducation au sacrifice de ses aspirations individuelles et l'enfermement des rêves dans la sphère privée. Attirée par l'étude et les joies intellectuelles, l'héroïne d'«Aline» doit y renoncer, d'abord pour seconder sa mère, ensuite pour offrir à son époux, Raymond, une compagne convenable. Le quotidien, la vie matérielle à laquelle est soumise Aline, l'étouffe, développe en elle un profond mal-être, une incapacité à trouver sa place et à correspondre au modèle attendu de la femme dévouée aux soins de son foyer.

La nouvelle exprime une tension qui traverse toute la correspondance d'Hélène Legros : le désir d'exprimer ses aspirations individuelles confronté à l'obligation de se conformer aux attentes sociales. Si ce besoin de liberté prend chez Aline la forme évasive d'un mal-être social, chez Hélène Legros il correspond très clairement à un désir frustré de liberté intellectuelle, étroitement lié à la formation qu'elle a reçue aux Cours d'Éducation pour jeunes filles, à Bruxelles. L'école de la rue de la Paille et son aînée de la rue du Marais forment en effet le décor initial des amitiés littéraires nouées par Hélène Legros.

*Extraits de l'article «Derrière 'Les lettres d'Hélène' : sociabilité et réseaux littéraires féminins en Belgique francophone (de la fin du XIX<sup>e</sup> au début du XX<sup>e</sup> siècle)» par Vanessa Gemis, paru dans la revue «Recherches féministes», Volume 24, numéro 1, 2011, pp. 119-136, Université Laval, Québec (Canada).*

Barvaux s/O. vers 1910 (ancienne carte postale) - L'Ourthe, l'église ; à gauche : la Maison Legros.

